

Lecture cursive de textes complémentaires :

Le personnage de la sirène

Texte 1 - Homère, « Le Chant des Sirènes », *L'Odyssée*, chant XII, traduit par Victor Bérard, paru en 1924.

Après avoir été recueilli, Ulysse fait le récit de ses aventures à ses hôtes.

Au coucher du soleil, quand vient le crépuscule, les autres vont dormir au long de nos amarres ; mais Circé, me prenant la main, me fait asseoir à l'écart de mes gens et, pour m'interroger sur notre voyage, s'allonge auprès de moi ; je lui fais un récit complet, de point en point.

Elle me dit alors, cette auguste Circé :

CIRCE. - « Vous voilà donc au bout de ce premier voyage ! écoute maintenant ce que je vais te dire, et qu'un dieu quelque jour t'en fasse souvenir !

Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêtent son retour : car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment, et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de débris humains, dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter ! Mais pétris de la cire à la douceur de miel et, de tes compagnons, bouche les deux oreilles : que pas un d'eux n'entend ; toi seul, dans le croiseur, écoute, si tu veux ! mais, pieds et mains liés, debout sur l'emplanture, fais-toi fixer au mât pour goûter le plaisir d'entendre la chanson, et, si tu les priais, si tu leur commandais de desserrer les nœuds, que tes gens aussitôt donnent un tour de plus ! Quand tes rameurs auront dépassé les Sirènes, - je ne t'assigne pas d'ici tout le parcours ; à toi de décider [...] »

relâche : jette l'ancre – croiseur : bateau – emplanture : encaissement destiné à supporter le pied d'un mât – t'assigne pas : ne te fixe pas.

Les Achéens approchent de l'île des Sirènes. Circé la Magicienne a mis Ulysse en garde : le Chant des Sirènes attire irrésistiblement les marins, dont les bateaux s'éventrent sur les écueils. Nul n'en réchappe et les os des défunts blanchissent sur le pré fleuri des rivages de l'île. Pour échapper au danger, le rusé Ulysse taille un grand gâteau de cire, dont il fait des bouchons pour les oreilles de ses matelots. Il leur ordonne de l'attacher solidement au mât, car il meurt du désir d'entendre, sans risquer sa vie, le fabuleux chant.

Nous passons en vitesse. Mais les Sirènes voient ce rapide navire qui bondit tout près d'elles. Soudain, leurs fraîches voix entonnent un cantique :

Le Chœur – « Viens ici ! Viens à nous ! Ulysse tant vanté ! L'honneur de l'Achaïe !... Arrête ton navire : viens écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre cap, sans ouïr les doux airs qui sortent de nos lèvres ; puis on s'en va content et plus riche en savoir, car nous savons les maux, tous les maux que les dieux, dans les champs de Troade, ont infligés aux gens et d'Argos et de Troie, et nous savons aussi tout ce que voit passer la terre nourricière. » Elles chantaient ainsi et leurs voix admirables me remplissaient le cœur du désir d'écouter. Je fronçais les sourcils pour donner à mes gens l'ordre de me défaire. Mais, tandis que, courbés sur la rame, ils tiraient, Euryloque venait, aidé de Périmède, resserrer mes liens et mettre un tour de plus. Nous passons, et bientôt, l'on n'entend plus les cris ni les chants des Sirènes. Mes braves gens alors se hâtent d'enlever la cire que j'avais pétrie dans leurs oreilles, puis de me détacher.

Texte 2 - Richard de Fournival, « Bestiaire d'amour », in *Bestiaires du Moyen Âge*, mis en français moderne et présentés par Gabriel Bianciotto, Paris, Stock, 1980, p. 108-145.

Il y a trois sortes de sirènes, dont deux sont moitié femme, moitié poisson. La troisième est moitié femme, moitié oiseau. Elles chantent toutes trois ensemble, les unes sur trompettes, les autres sur harpes, la troisième avec sa voix. Et leur mélodie est tellement plaisante que personne ne les entend sans s'approcher. Et quand les hommes sont pris, elles les endorment. Et quand elles les trouvent endormis, elles les tuent. »

Texte 3 - Clément d'Alexandrie (Père de l'Église), 150-215 apr. J.-C.

Fuyons les habitudes ; fuyons-les comme les sirènes du mythe... Là se trouve une île funeste couverte d'ossements et de cadavres où chante une belle courtisane – le plaisir – qui se complait dans une musique vulgaire... Menez votre bateau au-delà de ce chant car il est mortel, la volonté suffit à surmonter cette menace. Attaché au mât, vous serez libéré de toutes les perversions, Dieu sera votre guide.

Texte 4 - Heinrich Heine - « Die Lorelei », *Das Buch der Lieder* (Le Livre des Chants), 1ère édition: 1827. Chapitre "Die Heimkehr" : "Le Retour" 1823-1824.

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.
Die Luft ist kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rhein:
Der Gipfel des Berges funkelt,
Im Abendsonnenschein.
Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.
Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame
gewaltige Melodei.
Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'
Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lore-Ley getan

Je ne sais ce que cela peut bien vouloir dire,
que je sois si triste.
Un conte venu du fond des âges,
ne me sort pas de l'esprit.
L'air est frais, l'obscurité descend,
et le Rhin coule calmement:
le sommet du Mont étincelle,
Dans les lueurs du couchant.
La plus belle des jeunes filles est assise
tout là-haut, merveilleuse,
Ses bijoux d'or brillent de mille feux,
Elle peigne sa chevelure d'or.
Elle la peigne avec un peigne d'or
tout en fredonnant une chanson.
De la mélodie de son chant
émane un étrange pouvoir.
qui s'empare du batelier dans
son frêle esquif et le fait tant souffrir:
il ne voit plus les récifs,
Il ne regarde plus que le sommet.
Je crois que les vagues engloutissent
finalement le marin et sa barque;
Et c'est le chant de la Lore-Ley
qui en est la cause.

Texte 5 - Jean Giraudoux, *Ondine*, acte I, extrait de la scène 8, Grasset, 1937.

Le chevalier errant Hans Von Witter Stein est amoureux de Bertha qu'il doit épouser. Mais il rencontre Ondine qui lui déclare son amour et qui réussit à vaincre sa résistance grâce à ses pouvoirs magiques.

[...] *Nouvelle apparition*

LA DEUXIÈME ONDINE: Ne me prends pas!

LE CHEVALIER: Que dit celle-là, maintenant ?

LA DEUXIÈME ONDINE:: Ne me prends pas, beau chevalier ! Je ne mange pas de ce pain-là !

LE CHEVALIER: De quel pain ?

ONDINE: Si l'effronterie ne t'a pas vaincu, elles prétendent que tu seras séduit en un tour de main par la pudeur. .. Tous les pauvres hommes, disent-elles, sont ainsi...

LA DEUXIÈME ONDINE: Ne me délie pas les cheveux, ne me caresse pas les reins, beau chevalier !

LE CHEVALIER: Elle n'est pas mal, celle-là. C'est la plus belle qu'ils m'envoient ?

ONOINE: Non ! C'est la plus intelligente. Ô, Hans chéri, prends-moi dans tes bras. Regarde cette idiote ... Ce que c'est bête une femme qui s'offre !... Eh bien, tu peux partir, toi aussi ! Tu as perdu !

L'ondine disparaît. Une autre surgit.

LE CHEVALIER: Encore une autre !

ONDINE: Ah ! mais non ! Ce n'est plus du jeu ! Vous ne deviez venir qu'à deux.

LE CHEVALIER: Laisse-la. Elle parle ...

ONDINE: Qu'elle s'en aille ! C'est le chant des trois sœurs. Aucun ondin n'y résiste ...

LE CHEVALIER: Parle, jeune personne!

TROISIÈME ONDINE:

Hans Wittenstein zu Witrenstein¹,

Sans toi la vie est un trépas.

Alles was ist dein ist mein².

Aime-moi. Ne me quitte pas ...

LE CHEVALIER: Bravo. C'est charmant !

ONDINE: En quoi, charmant ?

LE CHEVALIER: C'est simple ; c'est charmant. Ce devrait être à peu près cela le chant des sirènes.

ONDINE: Ça l'est justement. Elles l'ont copié !... Voici la seconde sœur ! Ne l'écoute pas !

1. Patronyme complet du personnage. 2. «Tout ce qui est tien est mien» (en allemand).

Le mythe d'Ophélie

Texte 1 : William Shakespeare, Hamlet, IV, 7, 1600 env.

La reine Un malheur vient sur les talons de l'autre
Tant ils se suivent de près. Votre sœur est noyée, Laërte.
Laërte Noyée ? Où s'est-elle noyée?
La reine
Au-dessus du ruisseau penche un saule,
Il reflète dans la vitre des eaux ses feuilles d'argent
Et elle les tressait en d'étranges guirlandes
Avec l'ortie, avec le bouton d'or,
Avec la marguerite et la longue fleur pourpre
Que les hardis bergers nomment d'un nom obscène
Mais que la chaste vierge appelle doigt des morts.
Oh, voulut-elle alors aux branches qui pendaient
Grimper pour attacher sa couronne florale ?
Un des rameaux, perfide, se rompit
Et elle et ses trophées agrestes sont tombés
Dans le ruisseau en pleurs. Sa robe s'étendit
Et telle une sirène un moment la soutint,
Tandis qu'elle chantait des bribes de vieux airs,
Comme insensible à sa détresse
Ou comme un être fait pour cette vie de l'eau.
Mais que pouvait durer ce moment ? Alourdis
Par ce qu'ils avaient bu, ses vêtements
Prirent au chant mélodieux l'infortunée,
Ils l'ont donnée à sa fangeuse mort.
Laërte Hélas, elle est noyée ?
La reine Noyée, noyée.

Texte 2 - Théodore de Banville, Les Cariatides, « La voie lactée », 1842

(...) Juliette n'a pas quatorze ans ; c'est une âme
Enfantine, où l'amour brûle comme une flamme
Elle vient au balcon mêler dans chaque bruit
Les soupirs de son rêve aux cent voix de la nuit,
Si belle qu'on croirait sur son front diaphane
Voir le vivant rayon de la nymphe Diane,
Et le cœur si naïf qu'en ce calice ouvert
Le zéphyr qui murmure au sein de l'arbre vert
Apporte des serments pleins de douce joie !
C'est lui ! c'est Roméo ! Sur son pourpoint de soie,
La nuit pâle et jalouse a répandu ses pleurs :
Il a sur son chemin écrasé mille fleurs,
Il a par des endroits hérissés, impossibles,
Franchi facilement des murs inaccessibles ;
Il lui faudra braver, pour sortir du palais,
Mille cris, les poignards de tous les Capulets !
Qu'importe à Roméo ? c'est pour voir Juliette !
Juliette sa sœur, pauvre amante inquiète
Qui dans cette heure douce où Phœbé respandit
Le rappelle cent fois et n'a jamais tout dit ;
Et qui, trop pauvre alors, pour pouvoir encor rendre
Son cœur à Roméo, l'aurait voulu reprendre
Oh ! lorsque tes cheveux aux magiques reflets
Inondent ton beau cou, fille des Capulets !
Quand on a vu pendant cette nuit enchantée
Rayonner ton front blanc sous la lune argentée !
Et toi, qu'à ton destin le ciel abandonna,
Toi qui ne croyais pas, pauvre ange aux blanches ailes,
Qu'on pût voir parmi nous des amours infidèles,
Desdemona candide, ange qui va mourir,
Quand on a dans son cœur entendu ton soupir
Et ce que tu chantaient en attendant le More ;
La pauvre âme qui pleure au pied du sycamore !
Quand on connaît vos sœurs, ces anges gracieux,
Évoqués une nuit de l'enfer ou des cieus,
Miranda, Cléopâtre, Imogène, Ophélie,
Ces rêves éthérés que le même amour lie !

Texte 4 - Gottfried Benn, Belle Jeunesse, 1912. Trad. Philippe Garnier.

La bouche d'une fille qui avait longtemps reposé dans les roseaux
Était si rongée,
Quand on ouvrit la poitrine l'œsophage était si troué.
Enfin dans une tonnelle sous le diaphragme
On trouva un nid de jeunes rats. L'un des petits frères était mort.
Les autres vivaient des reins et du foie.

Ils buvaient le sang froid ; ils avaient vécu ici une belle jeunesse.
Ils eurent aussi une mort rapide et belle
On les jeta tous dans l'eau. Ah, comme piaillaient les petits museaux!

Texte 3 - Georg Heym, Ophelia, 1910. - Trad. Lionel Richard.

Dans les cheveux un repaire de jeunes rats
Et ses mains baguees sur l'onde
Comme des nageoires, la voici donc dérivant par les ombres
De la vaste forêt vierge qui repose dans l'eau.
Le dernier soleil qui erre dans l'obscurité
Plonge au fond du coffret de son cerveau.
Pourquoi est-elle morte ? Pourquoi si solitaire
Dérive-t-elle dans l'eau qu'herbe et fougère emmèlent
Dans les roseaux touffus le vent se tient.
Il effarouche
Comme une main les chauves-souris,
Avec leurs ailes sombres, mouillées par l'eau,
Elles sont comme une fumée dans le sombre courant,
Comme des nuages de nuit.
Une longue anguille blanche
Glisse sur sa poitrine.
Un ver luisant brille
Sur son front.
Et un saule pleure son feuillage
Sur elle et sa torture muette.

Texte 5 : Arthur Rimbaud, Poésies, 1870 Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.
Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir
Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.
Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

II

O pâle Ophélie ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;
C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits,
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;
C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !
Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étrangeaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.